

Livres

Numéro 806, janvier–février 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2020). Compte rendu de [Livres]. *Relations*, (806), 46–48.

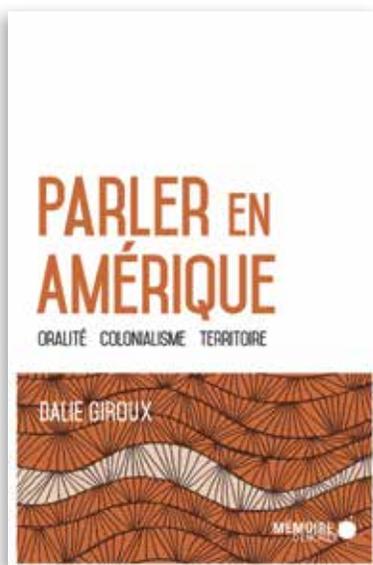
Parler en Amérique Oralité, colonialisme, territoire

DALIE GIROUX

Montréal, Mémoire d'encrier, 2019, 144 p.

Dès le titre, la cible du propos est clairement énoncée. Il s'agira en effet de réhabiliter le français oral, celui du terroir et non des livres savants, comme faisant partie d'une des diverses langues subalternes, ou non dominantes, parlées dans les Amériques. Or, parler veut ici dire nommer, dire, décrire, donner sens à l'expérience vécue du réel, en témoigner par les mots. Et comment comprendre ce que signifie vivre dans les Amériques si seules les langues officielles, académiciennes, surimposées sur une multitude de langues souvent ignorées et au statut moins établi, sont autorisées à en rendre compte ? Car ces langues dominantes sont le legs de la colonisation et des structures de pouvoir qu'elle a mises en place. Ces *autres* langues (i.e. patois, parlars, créoles et autres idiomes non dominants) sont donc ce qui a été le plus souvent évacué pour se donner l'impression de parler d'une seule voix, celle de la « culture nationale », de fabrication tout sauf spontanée. Ainsi, dans cet ouvrage, l'auteure soutient essentiellement qu'on ne peut comprendre les Amériques qu'à partir de l'ensemble des voix et des récits possibles qui en rendent compte, à commencer par ce qui est issu de la marge. Le plus important est de laisser ces voix parler pour elles-mêmes, par elles-mêmes, et dans des traductions de réelle proximité qui ne soient pas confiées à de lointains interprètes sis à Londres ou à Paris. En somme, il convient de « traduire l'expérience américaine pour nous-mêmes » (p. 77).

Le procédé est familier à la démarche postcolonialiste : il s'agit de voir le monde autrement, à partir de perspectives dites périphériques (ou subalternes), et cela pour mieux en saisir l'entièreté sous toutes ses possibles facettes. Car autrement le monde n'est que partiellement appréhendé, puisque le plus souvent entrevu, dit et interprété suivant les seules perspectives dominantes. La démarche suggérée revient donc à restituer la formidable pluralité des points de vue là où nous avons surtout appris à voir avec de grandes ornières.



L'ouvrage de Giroux est une collection d'essais, certains déjà publiés, réunis ici par le fil conducteur que semble constituer l'interrogation postcolonialiste. On y propose notamment de lire le Québec dans son hybridité, sa créolité même, dans ses fêlures et ses silences, et cela notamment par la voie de ses productions littéraires francophones (ou plus largement culturelles, incluant le cinéma). C'est dans le populaire, le vernaculaire, le quotidien et le banal que l'on peut mieux comprendre l'envergure des imaginaires en présence et saisir ce que les parlures comme le chiac, le joual, le mischif ou le créole antillais disent différemment du monde, et ce que le français métropolitain ne sera jamais entièrement en mesure de capter.

Mais le projet n'est pas sans paradoxes, car il tient en grande partie sur la prémisse du territoire québécois en tant qu'espace postcolonial, où il s'agirait maintenant d'en écouter les diverses langues pour en reconstruire l'histoire par ses voix les moins entendues. On veut y appréhender la « singulière hybridité dans la situation ambivalente du français américain » (p. 55), qui est à la fois colonisé (par l'anglais) et colonisateur (notamment par rapport aux langues autochtones). Or, et l'auteure est la première à le reconnaître (voir p. 48), parler de la langue québécoise comme d'une langue subalterne, voire négligée, fait quand même un peu sourcilier. Allez parler de tels enjeux à l'immigrant ou à l'Autochtone, pour qui il existe une majorité culturelle dont la langue est en situation de pouvoir au Québec, même si ce n'est pas le cas dans les Amériques. Intrigant défi théorique que celui de situer le français québécois dans la vaste trame postco-

loniale des voix subalternes incluant les « Autochtones, métissés, colons, dépossédés, esclaves, migrants, gens de couleur, industriels, salariés, enrichis ou rentiers, langue première, diglossie ou langue seconde » (p. 59) laquelle semble ici inclure un peu tout et son contraire à la fois.

Même si l'auteure semble considérer la diversité grandissante des communautés culturelles comme partie intégrante du paysage culturel québécois d'aujourd'hui, en suggérant régulièrement qu'il est le fruit de l'hybridité et de métissages multiples et de longue durée, il n'en reste pas moins que l'impression qui ressort est que seuls les parlars du « terroir », au travers duquel on veut retracer une sorte de « mémoire des lieux », sont admis au statut de subalternité. On aurait souhaité voir plus franchement incluse à l'interrogation critique du « qui sommes-nous ? », qui traverse l'entièreté du texte, une multitude d'autres voix, actuellement bien plus minorisées, celles par exemple des générations de néoquébécois revendiquant pourtant souvent cet entre-deux de l'hybridité identitaire recherché par l'auteure.

Afef Benessaïh

Nous, Gens de la Terre

PAUL LANGELIER

Saint-Jude, éd. Format-de-Poche, 2018, 198 p.

La lecture de cet ouvrage ne laisse pas indifférent. À la fois roman de fiction et réflexion profondément humaniste sur le développement et l'action collective des paysans africains, il est plein d'esprit, de poésie et d'humour. Chaque ligne atteint et captive le lecteur en le transportant au cœur même de l'Afrique de l'Ouest telle que Paul Langelier l'a vécue tout au long de son riche parcours de formateur avec l'Union des producteurs agricoles-Développement international (UPA-DI).

L'auteur, par l'utilisation de nombreux proverbes habilement agencés illustrant les réflexions et actions de ses personnages, aussi touchants les uns que les autres, réussit avec justesse à nous transmettre la dimension spirituelle de l'Afrique, ses sagesses ancestrales étant au cœur de l'histoire. « Là où le cœur est, les pieds n'hésitent pas à y aller [sic] », nous dit M. Moussa, l'un des protagonistes.

De ce fait, loin des clichés et stéréotypes sur l'Afrique et son « développement », l'auteur transmet une lueur d'espoir tout en explicitant sa propre vision. Le fondement de cette vision repose sur le respect et la connaissance de l'autre ainsi que sur son inclusion. En partageant son expérience de formateur sur l'action collective paysanne, à la base de tout système de développement agricole durable, il transmet un certain nombre de messages forts : « Plus le groupe est uni, plus il est fort, plus il est capable de relever des défis communs » ; « chaque personne est à la fois différente et indispensable pour réussir ». Et M. Paul, le personnage principal et l'alter ego de l'auteur, de conclure : « La base d'un système collectif de mise en marché est une organisation paysanne forte, unie, partageant un objectif commun et où chacune et chacun a sa place et son rôle à jouer, hommes, femmes et jeunes. »

Du coup, Paul Langelier n'hésite pas à mettre en exergue certaines erreurs que le monde de la coopération, de manière urgente, devrait cesser de reproduire. Il évoque un système fondé sur l'exclusion et ayant conduit à des échecs probants. « On leur a dit, mais ils répondent que c'est pour le bien de la Nation... que le progrès va nous rendre heureux... On a beau leur expliquer que ce n'est pas de ce progrès là qu'on veut, mais ils progressent sans nous », s'exclame le chef du village.

À travers ce récit qui se lit presque d'une traite, l'auteur parvient avec une fine analyse et avec tendresse à retracer le riche parcours de son itinéraire professionnel en coopération internationale, tout en amenant un regard critique et plein d'humilité.

Le lecteur apprend sur l'Afrique, sur les valeurs humaines, en se laissant transporter dans le monde magique de ses personnages, burinés au plus près de la vie.

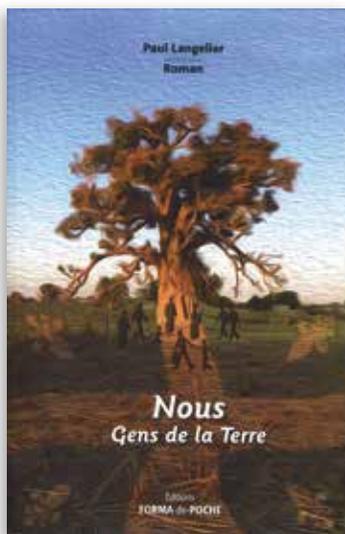
Nora Ourabah Haddad

L'antifascisme Son passé, son présent et son avenir

MARK BRAY

Traduit de l'anglais par Paulin Dardel, préface de Sébastien Fontenelle
Montréal, Lux, 2018, 368 p.

 Cet ouvrage de l'historien Mark Bray est le bienvenu, car il n'en existe guère qui propose au grand public



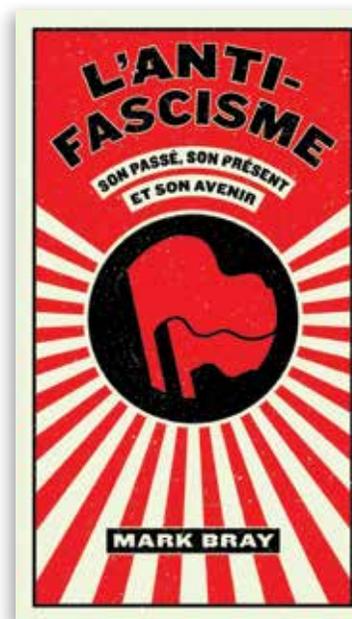
francophone une vision d'ensemble de ce mouvement social méconnu. Secrets par leurs tactiques et par les impératifs imposés par la dangerosité de leur lutte, les antifascistes ne se confient pas facilement. Il en résulte malheureusement qu'on projette sur eux tous les fantasmes auxquels prêtent flanc les anonymes, qui ne percent le mur des médias qu'à l'occasion de leurs actions violentes. Voici donc un ouvrage qui a le mérite d'éclaircir les choses.

Les trois premiers chapitres, à teneur historique, couvrent les sources des combats antifascistes et antiracistes, depuis la lutte des Noirs étasuniens contre le Ku Klux Klan jusqu'à celle des communistes et anarchistes face à la montée du fascisme en Italie, en Allemagne et en Espagne. L'antifascisme, comme mouvement social, se forme réellement après la Deuxième Guerre mondiale, lorsque les mouvements fascistes se reforment au sein même des sociétés des vainqueurs. Le lecteur en apprend ainsi sur la « petite histoire » de l'extrême droite, celle que les manuels scolaires ne racontent pas, eux qui se bornent à signifier la fin du fascisme avec la fin des régimes fascistes. Pourtant il ressurgit en Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne très rapidement, sous la forme de mouvements discrets, mais menaçants. L'histoire de l'antifascisme, c'est forcément un peu celle du fascisme lui-même. Après avoir affronté les nostalgiques des fascismes d'origine, les antifascistes ont donc eu à affronter les réadaptations du racisme contre les nouvelles immigrations, puis à combattre les « nazis en costume » qui, à l'image du mouvement PEGIDA en Allemagne, s'efforcent de rompre avec l'imagerie nazie,

se dotent d'un vernis de respectabilité médiatique, substituent au racisme biologique l'essentialisme culturel et jouent sur la corde sensible du rétablissement de la fierté nationale.

Le chapitre 4 prétend synthétiser cinq leçons de l'histoire à l'usage des antifascistes d'aujourd'hui. Nous retiendrons surtout la dernière, qui indique que « le fascisme n'a pas besoin de beaucoup de fascistes pour advenir ». C'est celle qui explique le mieux pourquoi les antifascistes consacrent beaucoup d'efforts à étouffer des groupuscules fascistes en apparence peu importants. Car lorsqu'ils prennent un tant soit peu d'ampleur, c'est qu'il est peut-être déjà trop tard.

Ce sont les deux derniers chapitres qui sont susceptibles de soulever les plus grands débats, car ils portent sur les aspects les plus controversés de l'antifascisme : son rapport à la liberté d'expression et ses stratégies, plus particulièrement les tactiques violentes. L'auteur expose d'abord les arguments des antifascistes qu'il a rencontrés, puis les points en débats. Il s'agit d'exposés complexes auxquels il n'est pas possible de rendre pleinement justice ici. Malgré sa sympathie antifasciste évidente, l'auteur n'est pas convaincu par tous les arguments antifascistes : il estime par exemple peu convainquant de dire que les antifas visent les organisations fascistes plutôt que leurs paroles, puisque s'organiser est en soi une forme d'expression. La réflexion de l'historien va



au-delà des formules faciles, elle s'appuie sur un examen soigneux des données empiriques disponibles. Cette analyse mérite donc une attention sérieuse, qu'on soit d'accord ou non avec ses interprétations et ses conclusions.

L'ouvrage de Bray sera sans aucun doute un succès auprès des antifas eux-mêmes et des mouvements militants qui leur sont sympathiques. Nous en recommandons également la lecture à tous ceux et celles qui cherchent à comprendre les remous de notre époque ou qui s'intéressent à l'histoire des mouvements sociaux.

Bernard Ducharme

L'accompagnement en fin de vie *Nouveau regard sur les soins palliatifs*

VALOIS ROBICHAUD
Montréal, Éditions du CRAM, 2018, 136 p.

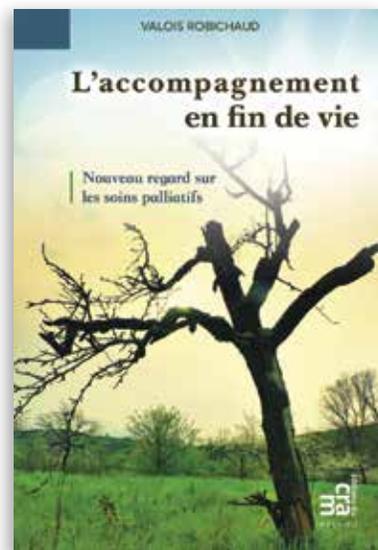
A mesure que l'espérance de vie se prolonge et qu'augmente aussi la présence des personnes âgées parmi nous, la question de l'accompagnement en fin de vie prend de plus en plus d'importance, qu'il s'agisse de soins prolongés, de soins palliatifs ou d'aide à mourir. Ce livre de Valois Robichaud vient enrichir le grand effort de réflexion sur ce thème si important.

Né en 1946, Valois Robichaud a une longue feuille de route derrière lui, en

psychologie, en relation d'aide et en accompagnement des malades. Il est soucieux de la dimension spirituelle des âges de fin de vie, mais son approche n'est jamais dogmatique ou confessionnelle. Le genre littéraire privilégié ressemble plutôt à la confidence, au retour sur de longues années de pratique. Peu ou pas de détours théoriques, mais surtout un récit de vie et de parcours professionnel, avec des réflexions toutes simples et pleines de sens sur le vieillissement et l'approche de la mort, la retraite, la solitude, l'éthique et le silence.

La section la plus étoffée et la plus intéressante est celle sur « L'accompagnement en fin de vie : une question de qualité » (chapitre 6). Manifestement, pour l'auteur, la clé de l'éthique de l'accompagnement est la qualité et la vérité de la relation. « La fin de vie est une période où la fragilité est ressentie tant par la personne chère qui nous quitte que par nous qui l'accompagnons. La vie prend tout son sens, car le temps est compté. L'être humain, en allant au bout de son destin d'homme ou de femme, sait qu'il n'y aura pas de retour. Il veut alors sceller avec le meilleur de lui-même ses relations, ses amours » (p. 87).

Dans le sillage de la psychiatre Elisabeth Kübler-Ross, l'auteur souhaite une fin de vie en pleine conscience. Pallier la douleur certes, mais ne pas priver le malade de sa conscience du mourir. Il n'est donc ni favorable au cocktail lytique, ni à la sédation continue qui plonge le mourant dans le coma. Il préfère nettement l'aide médicale à mourir.



Cette décision appartient selon lui à la personne malade. À une morale de l'interdit (la vie n'appartient qu'à Dieu, on ne peut y mettre fin), il estime plutôt que la décision éthique appartient à la personne en fin de vie. L'auteur dit d'ailleurs militer pour l'intégration de l'aide médicale à mourir au sein même des soins palliatifs. « Seul le cœur qui accueille et qui ne juge pas est un véritable soignant ». (p 133)

Bref, un petit livre simple, très concret, très pratique qui fourmille d'exemples éclairants, mais qui prend également position dans une question controversée. Si vous devez accompagner un proche en fin de vie, voilà un livre susceptible de vous aider.

André Beauchamp

LE PRÉCURSEUR
VOTRE ACTUALITÉ MISSIONNAIRE DEPUIS 1920
PUBLIÉE PAR LES SŒURS MISSIONNAIRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

10\$ PAR AN
ABONNEMENT NUMÉRIQUE

www.pressemic.org